



LETTRES
INTÉRESSANTES
DU PAPE
CLÉMENT XIV.

LETTRE LXXXII.

A M. le Prince SAN-SÉVERO.

EXCELLENCE,

Les pétrifications que je vous
ai fait passer, sont beaucoup au
dessus de vos remerciemens. J'en
connois tout le prix, ainsi que
l'avantage d'entrer en relation

Tome II.

A

LETTRES

avec un Philosophe qui se plaît à étudier l'Histoire de la nature, & qui n'en admire les phénomènes & les jeux, qu'avec connoissance de cause.

Les oiseaux que vous faites venir du nouveau monde pour l'Empereur, seront des pièces très-curieuses; mais je doute que, malgré toutes les précautions, ils puissent arriver vivans jusque dans nos climats. Mille fois on a tenté de passer l'oiseau-mouche & le colibri; & on a eu le désagrément de les voir expirer à quelque distance de nos ports.

La Providence, en nous donnant le paon, nous a assez richement pourvus, sans aller chercher ailleurs des beautés ailées. L'Amérique en effet n'a rien de plus ma-

gnifique que nos plus superbes oiseaux; mais on préfère ordinairement ce qui est étranger, par la seule raison qu'il vient de loin.

Vous devez, mon Prince, être enchanté de l'entreprise de M. de Buffon, Académicien François, & de ses premiers tomes qui paroissent. Je ne les connois encore que pour les avoir lus très-rapidement; mais cela me paroît admirablement vu. Je suis seulement fâché de ce que l'Auteur d'une Histoire Naturelle se déclare pour un système. C'est le moyen de faire douter de plusieurs choses qu'il avance, & d'avoir des guerres à soutenir contre ceux qui ne sont pas de son avis. D'ailleurs tout ce qui s'écarte de la Genèse sur la Création du monde, n'a pour ap-

pui que des paradoxes, ou tout au moins des hypotheses.

Il n'y avoit que Moïse, comme Auteur inspiré, qui pût bien nous apprendre la formation du monde & son développement. Ce n'est point un Epicure qui a recours à des atômes; un Lucrece qui croit la matiere éternelle; un Spinosa qui admet un Dieu matériel; un Descartes qui balbutie sur les loix du mouvement; mais un législateur qui annonce à tous les hommes, sans hésiter, sans craindre de se méprendre, comment le monde a été créé. Rien de plus simple & de plus sublime que son début: *Au commencement Dieu créa le ciel & la terre.* Il ne parleroit pas plus affirmativement, quand il en auroit été le spectateur; &, par ces

paroles, la mythologie, les systèmes, les absurdités croulent, & ne paroissent plus que des chimères aux yeux de la raison.

Quiconque n'entrevoit pas la vérité dans ce que rapporte Moïse, n'est pas fait pour la connoître. On s'attache tous les jours à des hypotheses qui ne sont pas même vraisemblables; & l'on ne veut pas ajouter foi à ce qui donne la plus haute idée de la puissance & de la sagesse de Dieu.

Un monde éternel offre mille fois plus de difficultés qu'une intelligence éternelle; & un monde coéternel est une absurdité qui ne peut exister, parce que rien ne peut être aussi ancien que Dieu.

Outre que Dieu est nécessaire, & que l'univers ne l'est pas; de quel

droit la matiere, chose tout-à-fait contingente, chose absolument inerte, prétendrait-elle aux mêmes prérogatives qu'un esprit tout-puissant, qu'un esprit entierement immatériel? Ce sont des extravagances qui n'ont pu naître que dans les accès d'une imagination délirante, & qui prouvent l'étonnante foiblesse de l'homme, quand il ne veut plus entendre que lui-même.

L'Histoire de la Nature est un livre fermé pour toutes les générations, si elles n'entrevoient pas un Dieu Créateur & Conservateur; car rien n'est plus sensible que son action. Le soleil, tout magnifique & tout imposant qu'il est, le soleil, quoiqu'adoré par diverses nations, n'a ni intelligence,

ni discernement; &, si son cours est tellement régulier, que jamais il ne l'interrompt d'un seul instant, c'est qu'il reçoit l'impulsion d'un Agent suprême, dont il exécute les ordres avec la plus grande ponctualité.

On a beau promener les yeux sur la vaste étendue de cet univers, on le voit renfermé dans l'immensité d'un Etre devant qui le monde entier est comme s'il n'étoit pas. Il seroit bien singulier que le plus petit ouvrage ne pouvant exister sans un ouvrier, le monde eût le privilège de ne devoir qu'à lui-même son existence & sa beauté.

La raison se creuse des précipices effroyables, quand elle n'écoute plus que les passions & les sens; & la raison sans la Foi fait

8 LETTRES DU PAPE
pitié. Toutes les Académies de l'univers peuvent imaginer des systèmes sur la Création du monde ; mais , après toutes leurs recherches , toutes leurs conjectures , toutes leurs combinaisons , après des multitudes de volumes , elles m'en diront beaucoup moins que Moïse n'en a dit dans une simple page ; & encore elles ne me diront que des choses qui n'auront aucune vraisemblance. Et telle est la différence qui se trouve entre l'homme qui ne parle que d'après lui-même , & l'homme qui est inspiré.

L'Éternel se rit au haut des cieux de tous ces systèmes insensés qui arrangent le monde à leur gré ; qui tantôt lui donnent le hazard pour pere , & tantôt le supposent éternel.

CLÉMENT XIV. 9

On aime à se persuader que la matiere se gouverne elle-même , & qu'il n'y a pas d'autre Divinité ; parce qu'on fait bien que la matiere est absolument inerte & stupide , & qu'on n'a point à redouter ses effets ; au lieu que la justice d'un Dieu qui voit tout , qui pese tout , est accablante pour le pécheur.

Rien de plus beau que l'Histoire de la Nature , quand elle est liée à celle de la Religion. La nature n'est rien sans Dieu ; & par l'opération de Dieu , elle produit tout , elle vivifie tout : sans être rien de ce qui compose l'univers , Dieu en est le mouvement , la seve & la vie. Otez son action , & il n'y a plus d'activité dans les éléments , plus de végétation dans les plantes , plus de ressort dans les causes

secondes, plus de révolutions dans les astres. Des ténèbres éternelles prennent la place de la lumière, & l'univers devient à lui-même son propre tombeau.

Il arriveroit au monde, si Dieu venoit à retirer sa main, ce qui arrive à nos corps, quand il en arrête le mouvement. Ils tombent en poudre, ils s'exhalent en fumée; & l'on ne fait même pas s'ils ont existé.

Si j'avois eu assez de connoissances pour travailler sur l'Histoire de la Nature, j'aurois commencé mon ouvrage par exposer les perfections immenses de son Auteur, par traiter ensuite de l'homme qui est son chef-d'œuvre; & successivement de substances en substances, d'especes en especes,

je serois descendu jusqu'à la fourmi, & j'aurois montré dans le plus petit insecte, comme dans l'Ange le plus parfait, la même sagesse qui rayonne, & la même toute-puissance qui agit.

Un tableau de cette nature auroit intéressé les amateurs de la vérité; & la Religion elle-même qui en eût tracé le dessein, l'auroit rendu infiniment précieux.

Ne parlons jamais des créatures que pour nous rapprocher du Créateur. Elles sont la réverbération de sa lumière indéfectible; & ce sont-là des idées qui nous élèvent & qui nous abaissent; car l'homme n'est jamais plus petit & plus grand, que lorsqu'il se considère en Dieu. Alors il apperçoit un Etre infini dont il est l'image, &

12 LETTRES DU PAPE

devar t qui il n'est qu'un atôme : deux contrariétés apparentes qu'il faut concilier pour avoir une juste idée de soi-même, & pour ne pas donner dans l'excès des Anges superbes, ni dans celui des incrédules qui se réduisent à la condition des bêtes.

Votre Lettre, mon Prince, m'a conduit à ces réflexions; & je vous avoue en même temps que je n'ai pas une plus grande satisfaction, que lorsque je trouve l'occasion de parler de Dieu. Il est l'élément de notre cœur, & ce n'est qu'en son amour que l'ame s'épanouit.

Je sentis heureusement dès mes premières années cette grande vérité, & je choisiss le cloître en conséquence, comme une retraite où,

CLÉMENT XIV. 13

séparé des créatures, je pourrois m'entretenir plus facilement avec le Créateur. Le commerce du monde est si tumultueux, qu'on n'y connoît presque pas le recueillement qui nous unit à Dieu.

Je croyois ne faire qu'une Lettre, & c'est un sermon; excepté qu'au lieu de finir par *Amen*, je finirai par le respect qui vous est dû, & avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 13 Décembre 1754.

LETTRE LXXXIII.

A M. le Comte ALGAROTTI.

IL y a long-temps, mon cher Comte, que nous n'avons causé ensemble, ou plutôt que je n'ai

été à votre école. Un petit Philosophe de Scot ne peut mieux faire que de profiter des leçons d'un Savant qui a mis au jour le *Newtonianisme des Dames*.

Une philosophie d'attraction devoit être particulièrement la vôtre, par la raison que vous avez un caractere liant, aimable, qui attire tous les esprits; mais je voudrois avec tant d'avantages celui d'être moins Newtonien, & plus Chrétien.

Nous n'avons été créés ni pour être les Disciples d'Aristote, ni pour être ceux de Newton. Notre ame a de plus grandes destinées; & plus elle est sublime chez vous, plus vous devez remonter vers sa source.

Vous direz tant qu'il vous plai-

ra, que c'est le fait d'un Religieux de prêcher; & moi je vous répéterai continuellement que c'est le fait d'un Philosophe de beaucoup s'occuper d'où il vient & où il va. Nous avons tous un premier principe & une dernière fin; & ce ne peut être que Dieu qui soit l'un & l'autre.

Votre philosophie, malgré ses raisonnemens, ne roule que sur des chimères, si vous la séparez de la Religion. Le Christianisme est la substance des vérités que l'homme doit chercher. Mais il aime à se nourrir d'erreurs, comme les reptiles aiment à se rassasier de la fange des marais. On va chercher bien loin ce qu'on trouveroit en soi-même, si l'on vouloit y rentrer: ce qui fait que le grand Au-

gustin, après avoir parcouru tous les êtres, pour voir s'ils n'étoient point son Dieu, revient à son propre cœur, & déclare que c'est-là qu'il existe plus que par-tout ailleurs : *Et redii ad me* (1).

J'espere que vous me prêcherez quelque jour, & que chacun aura son tour; eh! plût à Dieu! Aureste, soit que vous moralisiez, soit que vous badiniez, je vous écouterai toujours avec le plaisir qu'on goûte à entendre une personne qu'on aime de tout son cœur, & dont on est autant par inclination que par devoir, le très-humble, &c.

A Rome, ce 7 Décembre 1754.

(1) Et je rentrai en moi-même.



LETTRE LXXXIV.

A M. l'Abbé PAPI.

VOILA donc, mon cher Abbé, le savant Cardinal Quérini qui vient d'aller unir sa science à celle de Dieu, & se remplir de ce torrent de lumière que nous n'apercevons ici-bas qu'à travers des nuages. Il est mort comme il a vécu, la plume à la main, finissant une ligne, & prêt à se rendre à l'Eglise, où fut toujours son cœur.

Le mien lui érige un monument au dedans de moi-même, aussi durable que ma vie. Il avoit des bontés pour moi, eh! pour qui n'en avoit-il pas? Sa Cathédrale, son Diocèse, toute l'Italie, Berlin

même ont senti ses libéralités. Le Roi de Prusse l'honora d'une estime singulière, & tous les Savans de l'Europe admirerent son zèle & ses talens.

Il avoit un génie conciliateur ; tous les Protestans l'aimoient, quoiqu'il leur dît souvent de bonnes vérités. Il est fâcheux qu'il ne nous ait pas laissé quelque ouvrage considérable, au lieu de n'écrire que des feuilles volantes. Il auroit grossi la Bibliothèque Bénédictine déjà si volumineuse, comme étant un des Membres les plus distingués de l'Ordre de S. Benoît, & il auroit enrichi l'Eglise de ses productions.

M. de Voltaire le regrettera, si les Poètes sont susceptibles d'amitié. Ils s'écrivoient amicalement ; le génie recherche le génie.

Pour moi qui n'ai que celui d'admirer les grands hommes, & de les regretter, je répands des pleurs sur le tombeau de notre illustre Cardinal : *Quando inveniemus parem* (1) ?

J'ai l'honneur d'être, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 13 Janvier 1755.

LETTRE LXXXV.

*A M. *** Peintre.*

TANT qu'il y aura, mon cher Monsieur, de l'expression dans vos tableaux, vous pourrez vous applaudir de vos ouvrages. C'est là ce qui en fait l'essence, & ce qui rend excusables bien des défauts

(1) Quand trouverons-nous son pareil ?